L'Ancien et le Nouveau Régime des manuscrits de travail

Nathalie Ferrand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/833>

DOI : 10.4000/genesis.833

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2012

Pagination : 7-17

ISBN : 978-2-84050-822-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Nathalie Ferrand, « L'Ancien et le Nouveau Régime des manuscrits de travail », *Genesis* [En ligne], 34 | 2012, mis en ligne le 28 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/833> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.833>

L'Ancien et le Nouveau Régime des manuscrits de travail

Nathalie Ferrand

Contrairement à l'image d'un siècle qui aurait fait disparaître ses brouillons, dont les auteurs, une fois l'œuvre publiée, auraient détruit les traces qui témoignaient du patient cheminement vers la forme ou la formule finale, le XVIII^e siècle nous a légué des manuscrits, parfois couverts de ratures, où la pensée et la littérature des Lumières s'essayent et se cherchent. Concepts philosophiques ou politiques – l'équilibre des pouvoirs chez Montesquieu par exemple – ont traversé bien des étapes avant de parvenir à la formulation que nous connaissons. Romans (La Nouvelle Héloïse de Rousseau, Delphine de Mme de Staël), pièces de théâtre (Lesage, Beaumarchais), œuvres de poésie (Chénier) offrent grâce à l'existence de leurs états préparatoires une chance d'observer une poétique dans sa pleine mise en œuvre. Dans ce passionnant chantier des Lumières que recèlent brouillons et versions successives d'œuvres en gestation, surgit un espace d'écriture et de pensée à géométrie variable, traversé de conflits esthétiques et idéologiques qui ont tenaillé leurs auteurs au cours de la rédaction. Les Lumières ne sont pas nées tout armées dans l'éblouissante évidence d'un instant et leurs tâtonnements sont aussi riches d'enseignements que l'efficacité de leurs slogans. Il ne fait pas de doute que les corpus manuscrits du XVIII^e siècle méritent d'attirer l'attention des généticiens qui ont beaucoup à puiser de cette expérience et qu'inversement les œuvres du XVIII^e siècle peuvent bénéficier d'une approche génétique.

Parfois connues mais seulement partiellement exploitées, parfois attendant leur découvreur, ces archives qu'on continue à mettre au jour dans toute l'Europe (Crébillon fils à Madrid, Potocki à Poznań, Marivaux à Cracovie...), demandent à être rapprochées et comprises dans leur ensemble, à travers une approche spécifique : respectueuse de l'intégrité de ces « avant-textes » trop souvent sacrifiés sur l'autel d'éditions qui réduisent leur foisonnante complexité à une poignée de variantes en appendice, soucieuse de comprendre et de faire connaître les processus à l'œuvre quand l'auteur est au travail, attentive au statut historique du manuscrit et aux usages de l'écrit sous l'Ancien Régime. Certes, le manuscrit autographe ne saurait être le seul support pour l'étude génétique de ces textes. Doivent être inclus dans l'enquête d'autres témoins génétiques attestant des processus par lesquels les œuvres sont refaçonnées et leurs significations remises sur le métier : copies de secrétaires retouchées (Montesquieu, Buffon, Diderot), imprimés annotés et remaniés (Vico, Klopstock)... Ou en amont carnets d'extraits de lecture, marginalia (Voltaire), qui peuvent contenir l'embryon d'un texte ou donner l'impulsion à une œuvre.

En quelques décennies, grâce à un intérêt croissant et à plusieurs publications marquantes, est apparu un nouveau paysage du manuscrit du XVIII^e siècle, dont ce numéro de Genesis veut rendre compte en dressant un bilan des acquis, des pistes explorées et des perspectives ouvertes pour une génétique des textes d'Ancien Régime. Ce nouveau regard porté sur le manuscrit et ce qu'il recèle de virtualités pour l'interprétation des œuvres observées dans leurs états naissants, leur devenir ou leur inachèvement, coïncide avec un moment de proximité plus grande avec ce fragile et précieux document. Parfois reproduit dans de somptueuses éditions en fac-similé, il place les lecteurs d'aujourd'hui dans une familiarité avec un objet désuet mais fascinant ; numérisé, il s'affiche sur nos écrans, peut être consulté, agrandi et scruté avec une précision et une continuité dont des générations de chercheurs ont rêvé¹. Mais si certains manuscrits du XVIII^e siècle surgissent maintenant sous la forme de spectaculaires images numériques, après avoir longuement vécu sous clef dans des coffres à l'abri des regards, ils n'en restent pas moins largement incompréhensibles sans un travail d'accompagnement, de déchiffrement et de reconstruction génétique qui leur donne sens. La critique génétique intervient dans cette élucidation indispensable à la démarche herméneutique.

Tandis que prenait forme la critique génétique à la fin des années soixante-dix, apparut assez vite, aux yeux des spécialistes de certains auteurs du XVIII^e siècle, l'intérêt qu'elle pouvait représenter pour l'exploration de dossiers manuscrits particulièrement complexes, comme ceux de Rousseau et de Diderot. Dans Les Manuscrits : transcription, édition, signification (1976), l'une des premières publications du Centre d'histoire et d'analyse des manuscrits modernes du CNRS (1974), qui allait devenir par la suite l'Institut des textes et manuscrits modernes (1982), les interventions de Jean Varloot², qui lançait la grande édition des Œuvres complètes de Diderot chez Hermann, et de Henri Coulet, qui venait de participer à l'édition des Œuvres complètes de Rousseau dans la collection de La Pléiade (La Nouvelle Héloïse) mais qui aspirait à une édition d'une partie des manuscrits de ce roman³, plaçaient d'emblée, à côté de Hugo et de Proust, ces deux corpus si différents⁴ au cœur d'un programme idéal pour la génétique des textes. Si l'édition des manuscrits de Rousseau n'allait finalement pas se réaliser – mais elle se trouve maintenant engagée par une nouvelle équipe de l'ITEM consacrée aux manuscrits des Lumières –,

1. La difficulté d'accès aux manuscrits a longtemps pesé sur la recherche. Jean Seznec en fit même le sujet d'un article. Ayant retrouvé en 1960 le manuscrit autographe (retouché) du *Salon de 1767* de Diderot à l'issue d'une longue enquête, il fut, après deux jours de consultation, brusquement privé du droit de le voir par son propriétaire. De sa frustration est née tout de même une étude suggestive sur ce manuscrit « entrevu » et sur Diderot au travail, Jean Seznec, « L'autographe du *Salon de 1767* », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1961, vol. XIII, p. 331-338. Depuis, le manuscrit est entré dans les collections de la Bibliothèque nationale de France.

2. Jean Varloot, « Difficultés d'une standardisation de la transcription dans le cas d'œuvres complètes à base multiple », dans *Les Manuscrits : transcription, édition, signification*, Paris, Presses de l'ENS, 1976, p. 119-131.

3. Henri Coulet, « Prolégomènes à une édition critique de *La Nouvelle Héloïse*, IV^e partie », dans *Les Manuscrits : transcription, édition, signification*, op. cit., p. 21-36.

4. Rousseau a conservé de nombreux brouillons et copies retouchées des œuvres publiées de son vivant, états préparatoires qui coexistent donc avec l'état final, lui-même souvent revu encore après impression ; Diderot au contraire conserve peu d'ébauches, laisse beaucoup d'œuvres à l'état manuscrit sans les faire imprimer et a recours à des copistes qui mettent ses textes au propre et en multiplient les versions.

*l'édition des textes de Diderot allait exiger de ses spécialistes une patiente enquête dans l'étourdissante complexité de ses manuscrits (autographes et copies) et mettre au jour une matière fluide et mobile obligeant à redéfinir le concept de « texte » diderotien, non pas comme un texte définitif, mais comme une chronologie d'états textuels⁵, toujours susceptible d'être remise en cause par la découverte d'un nouveau manuscrit. « La "génétique" d'une même œuvre de Diderot n'est pas linéaire, elle fait penser aux rameaux successifs d'un arbre qui produit des fruits comparables mais parfois uniques : tel autographe qu'on est tenté de prendre pour une première version ou pour une "mise au net" finale se révèle mouture isolée, personnalisée par un donataire, marquée par les pulsions stylistiques d'une nuit⁶. » L'édition monumentale de Diderot s'érigeait en énonçant lucidement le principe de sa propre fragilité. Le dialogue entre critique génétique et étude des Lumières n'a ensuite pas cessé, même s'il fut intermittent. Il connaît une nouvelle étape dans *La Naissance du texte*, ouvrage publié sous la direction de Louis Hay en 1989. Deux voix critiques y convoquent les auteurs des Lumières, chacune assignant un cahier des charges fort différent à la génétique. Prenant acte de la présence des manuscrits d'un auteur comme Rousseau, « témoin exemplaire », Jean Starobinski formule dans son étude « *Approches de la génétique des textes*⁷ » un impératif critique exigeant : il faut « tout connaître et tout révéler » de ce qui se trouve dans les manuscrits de l'écrivain et publier « ce qui, jusqu'alors, avait été tenu pour impubliable » (p. 210-211). À ses yeux l'enjeu est de taille : ce nouvel horizon critique permet à la théorie du texte de se repenser au contact des avant-textes⁸ ; expérience par laquelle le geste de la critique se fait « acte de connaissance », le travail sur les brouillons et manuscrits dépasse le simple « relevé des papiers, brouillons, cahiers, jeux d'épreuves », pour devenir une véritable expérience de pensée. Bien différente est la perspective adoptée dans le même volume par Jean Ehrard dans son étude « *L'histoire du texte, le texte dans l'histoire et l'histoire dans le texte : le modèle des Lumières*⁹ ». Dans une analyse qui porte sur le roman du XVIII^e siècle et propose d'interroger la manière dont les récits racontent leur propre naissance, J. Ehrard part du présupposé suivant : « Nombreux sont les textes d'époques anciennes, et en particulier du XVIII^e siècle, dont on ne possède aucun manuscrit ni aucun document d'accompagnement susceptible d'en éclairer la genèse.*

5. Voir Jean Varloot, « Texte et recherche », dans *Éditer Diderot*, études recueillies par Georges Dulac, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988, p. IX-XV. Plusieurs ouvrages ou études témoignent de la réflexion génétique engagée par la recherche sur Diderot : *Diderot. Autographes, copies, éditions*, dir. Béatrice Didier et Jacques Neefs, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1986, et par exemple l'étude d'Anne-Marie et Jacques Chouillet, « Les manuscrits dramatiques de Diderot », qui traite de « l'ontogenèse » dans son écriture théâtrale, p. 65-76 ; *Les Œuvres complètes de Diderot : éditer les manuscrits, Studi settecenteschi*, Napoli, Bibliopolis, 1994 et en particulier l'étude de Didier Kahn et Annette Lorenceau sur « Le manuscrit autographe du *Salon de 1767* ».

6. J. Varloot, « Texte et recherche », art. cité, p. X.

7. Jean Starobinski, « Approches de la génétique des textes : introduction pour un débat », dans *La Naissance du texte*, dir. Louis Hay, Paris, Corti, 1989, p. 207-212.

8. Sur la manière dont la théorie littéraire peut effectivement se renouveler au contact des brouillons des écrivains, voir notamment les modèles théoriques présentés dans le récent *Logiques du brouillon. Modèles pour une critique génétique* de Daniel Ferrer, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

9. Jean Ehrard, « L'histoire du texte, le texte dans l'histoire et l'histoire dans le texte : le modèle des Lumières », dans *La Naissance du texte*, op. cit., p. 135-145.

[...] Faudrait-il renoncer à se poser la question de la naissance du texte dans tous les cas d'insuffisance de la documentation ? » (p. 135). Non, répond l'auteur, qui montre qu'« en développant le temps de la fiction le récit romanesque s'inscrit lui-même dans le temps de l'écriture », à travers « son travail interne, sa dynamique propre » (p. 136). Si l'idée d'une enquête sur la naissance du texte telle qu'elle est figurée dans les romans eux-mêmes était non seulement légitime mais d'une grande portée pour la compréhension de la poétique fictionnelle au siècle des Lumières¹⁰, point n'était besoin de la fonder sur un postulat contestable et de chercher sur cette base à ériger un « modèle des Lumières ». L'affirmation qui donne l'impulsion à l'étude – et maladroitement sa justification – suggère en effet que le XVIII^e siècle serait un monde de textes ayant perdu leurs archives. On verra par la suite combien cela est faux, mais ce fait apparaît déjà au cours de l'étude elle-même puisque, si on y prête attention, la moitié des exemples choisis viennent de romans pour lesquels ont notoirement été conservés... des manuscrits de travail « susceptibles d'en éclairer la genèse » : *La Nouvelle Héloïse*, *Les Liaisons dangereuses*, *Paul et Virginie*¹¹. À l'oscillation de 1976 entre les deux corpus en miroir de Diderot et de Rousseau et deux formes d'édition (celles de textes reconnus comme non définitifs et celle de manuscrits préparatoires), répondait donc en 1989 une autre oscillation entre un cahier des charges vaste et totalisant (tout publier, tout révéler, tout connaître), mais peut-être paralysant par son ampleur et déstabilisant du point de vue de la théorie du texte, et de l'autre côté un repli sur la textualité dans son état final et publié, rassurant mais aveugle quant à la réalité des rapports entre les textes et leurs archives au XVIII^e siècle. Cette dernière image a malheureusement eu la vie longue et elle a contribué à éloigner pour un temps la génétique du XVIII^e siècle et les dix-huitiémistes de la génétique, de plus en plus fortement identifiée à des auteurs comme Flaubert ou Proust. Pourtant une série novatrice de trois ouvrages, *Manuscrits de la Révolution I, II et III*, parus entre 1991 et 1994 sous la responsabilité de Béatrice Didier et de Jacques Neefs, a imposé un nouvel état des connaissances et a mis sous les yeux de tous un ensemble fort divers de corpus manuscrits d'auteurs de la période révolutionnaire¹². Dans cette effervescence qui faisait apparaître la richesse du siècle des Lumières, un travail de clarification sur l'univers polymorphe du manuscrit au XVIII^e siècle est apparu à point nommé, sous la direction de François Moureau : *De bonne main*. La communication

10. Comme l'ont montré les travaux de Jan Herman, et notamment son dernier ouvrage : *Le Récit génétique*, Oxford, SVEC, 2009:11. Il serait très intéressant de réfléchir aux correspondances entre la pulsion génétique interne à l'œuvre et celle que révèlent ses brouillons, ainsi que le suggère Bernard Beugnot dans « Perspectives et prospective. Pour une génétique de l'invention classique », *Génétique matérielle, génétique virtuelle. Pour une approche généticienne des textes sans archives*, dir. Patrick Dandrey, Québec, PUL, 2009, p. 19-26.

11. Au sujet de *Paul et Virginie*, on pourra se reporter à l'ancienne et célèbre étude de Lanson sur le travail de Bernardin de Saint-Pierre dans ses brouillons : Gustave Lanson, *Un manuscrit de « Paul et Virginie » : Étude sur l'invention de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Éditions de la Revue du mois, 1908.

12. *La Fin de l'Ancien Régime*. Sade, Rétif, Beaumarchais, Laclos. *Manuscrits de la Révolution I*, études réunies et présentées par Béatrice Didier et Jacques Neefs, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1991 ; *Chantiers révolutionnaires*. Science, Musique, Architecture. Condorcet, Grétry, Pâris. *Manuscrits de la Révolution II*, 1992 ; *Sortir de la Révolution*. Casanova, Chénier, Staël, Constant, Chateaubriand. *Manuscrits de la Révolution III*, 1994.

manuscrite au XVIII^e siècle (1993)¹³. Montrant la survivance du manuscrit comme forme de circulation et de « publication » des œuvres (pas seulement clandestines) sous l'Ancien Régime, il invitait du même coup à prendre garde aux pièges tendus par la polysémie de ce terme pouvant désigner des objets aux usages et fonctions totalement différents. Le XVIII^e siècle n'était pas, loin de là, un monde sans manuscrits où le livre triomphant aurait fait place nette, mais un monde où les manuscrits continuaient à jouer un rôle bien plus important qu'on ne le pensait, non seulement dans la production de l'écrit mais aussi dans sa diffusion. Aussi la prudence méthodologique s'imposait-elle pour ne pas confondre ce qui relevait de l'atelier de l'écrivain au travail, les feuillets manuscrits et les états préparatoires appartenant à la sphère de la création littéraire ; et ce qui relevait d'une mise en circulation, nouvelles à la main, textes de la littérature clandestine contournant la censure ou « livre manuscrit », parfois moins coûteux à produire qu'un livre imprimé. Le rôle mis en évidence du manuscrit en tant que vecteur de la communication au public ne doit néanmoins pas effacer la fonction privée du manuscrit comme support du travail génétique, qui elle aussi est bel et bien attestée, comme l'a rappelé notamment en 2000 l'ouvrage *Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles. Genèses de textes littéraires et philosophiques*, dirigé par Jean-Louis Lebrave et Almuth Grésillon¹⁴. Une histoire des pratiques de l'écrit est en marche, à l'intérieur de laquelle le statut du manuscrit littéraire¹⁵ peut être mieux cerné et qui permet à la critique génétique d'avancer sur un terrain plus ferme et plus précis.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Nous assistons à un profond renouveau, à la fois par une conscience accrue de l'importance de ces papiers d'écrivain¹⁶ et un vrai goût de l'archive littéraire qui a conduit à des découvertes importantes : Crébillon fils, longtemps réputé n'avoir laissé aucun manuscrit, voit maintenant l'un de ses romans, *Ah quel conte ! Conte politique et astronomique*, doté de deux états autographes qui permettent d'en esquisser la genèse¹⁷ ; le chantier vertigineux de la création de Jean Potocki dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* se trouve enfin éclairé grâce à la patience de ses spécialistes qui, transformant la

13. François Moureau (dir.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris, Universitas, Oxford, Voltaire Foundation, 1993. Voir également du même auteur, *La Plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, PUPS, 2006, en particulier la quatrième partie. Sur les usages du manuscrit pour la circulation et la « publication » des textes en Europe dans la période antérieure, voir Harold Love, *Scribal Publication in Seventeenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Brian Richardson, *Manuscript Culture in Renaissance Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009 ; Fernando Bouza, *Hétérographes. Formes de l'écrit au siècle d'or espagnol*, préface de Roger Chartier, Madrid, Casa de Velasquez, 2010.

14. Jean-Louis Lebrave et Almuth Grésillon (dir.), *Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles. Genèses de textes littéraires et philosophiques*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

15. On signalera l'ouvrage dirigé par Luc Fraisse, *Le Manuscrit littéraire. Son statut, son histoire, du Moyen Âge à nos jours*, *Travaux de littérature*, vol. XI, 1998, qui comporte plusieurs études sur le XVIII^e siècle.

16. Ce fut loin d'être toujours le cas, comme le montre la situation des papiers d'André Chénier étudiés par Georges Buisson, « Les papiers d'André Chénier », dans *Sortir de la Révolution*, op. cit., p. 35-57 et Édouard Guittou, « L'itinéraire des *Bucoliques* », dans le même ouvrage, p. 59-73.

17. Un manuscrit autographe de *Ah quel conte ! Conte politique et astronomique* de Crébillon fils a été retrouvé à la Bibliothèque nationale de Madrid, ainsi qu'un autre à la Bibliothèque de l'Arsenal : voir Claude Crébillon, *Œuvres complètes*, dir. Jean Sgard, t. III, Paris, Classiques Garnier, 2001, introduction et édition critique par Régine Jomand-Baudry, p. 275-297.

fiction en réalité, ont trouvé plusieurs de ses manuscrits en Pologne et ont pu démontrer le dédoublement du projet littéraire en plusieurs versions¹⁸. Plus tôt dans le siècle, un auteur comme Lesage, dont on ne connaissait jusqu'à maintenant que très peu d'autographes, commence à pouvoir être étudié dans son « atelier » de dramaturge, grâce à des recherches fructueuses dans les fonds de la Bibliothèque-Musée de la Comédie-Française¹⁹. Même la piste des archives de l'abbé Prévost a fini par être retrouvée par Jean Sgard, pour découvrir non sans déception que, conservées au milieu de papiers de famille chez des descendants de l'écrivain, elles ont brûlé lors d'un incendie pendant la première guerre mondiale²⁰. Que contenaient-elles exactement ? Leur disparition tardive laisse la place à la rêverie, mais elle montre qu'elles furent au moins partiellement conservées par leur auteur et qu'elles lui ont durablement survécu. À côté de ces manuscrits qu'on découvre maintenant, combien sont déjà connus des spécialistes, parfois même analysés d'un point de vue génétique, ou parfois attendant d'être redécouverts et pleinement exploités dans cette perspective. C'est le cas par exemple des papiers de Louis-Sébastien Mercier, dont un inventaire fut donné dans les années soixante-dix²¹ et dont Jean-Claude Bonnet a commencé à révéler les virtualités en explorant par exemple la « nébuleuse néologique » que recèlent les milliers de fiches de travail pour *Néologie* (1801), l'un des derniers ouvrages importants du génial polygraphe²². Que dire de l'atelier de Buffon, qui fut étudié dès la fin du XIX^e siècle²³, de Montesquieu dont les manuscrits ont bénéficié de plusieurs décennies d'intenses analyses²⁴, de Condorcet dont l'inventaire des manuscrits est en cours et dont, en 2004, une première édition intégrale de son ouvrage le plus connu, le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, put en

18. Jean Potocki, *Œuvres*, dir. François Rosset et Dominique Triaire, Louvain, Peeters, t. IV, 1 et 2, 2006 et les deux éditions parues chez GF-Flammarion en 2008 (versions du roman de 1804 et de 1810).

19. Christelle Bahier-Porte, « Dans l'atelier de Lesage : l'histoire de *La Tontine*, des manuscrits au livre (1708-1739) », *RHLF*, n° 4, 2011, p. 819-832. Parmi les découvertes récentes qui éclairent le début du XVIII^e siècle, voir Jacques Cormier et Jan Herman, « *Observations critiques de M. le C. Gordon de Perceval sur son livre De l'usage des romans*. Un manuscrit inédit de Lenglet Dufresnoy (partie I) », qui porte sur un manuscrit de travail, *LIAS. Journal of Early Modern Intellectual Culture and its Sources*, 38/1, 2011, p. 149-183 ou Flora Mele, *Le Théâtre de Charles-Simon Favart : histoire et inventaire des manuscrits*, Paris, Champion, 2010. Plus ancienne, mais concernant une figure majeure du début du XVIII^e siècle, la mise au point de F. Moureau au sujet des manuscrits de Marivaux est à signaler, ainsi que le cahier d'esquisses théâtrales (non autographe) de cet auteur retrouvé à Cracovie, François Moureau, *Le Cahier d'esquisses de Marivaux et autres textes*, Paris, Klincksieck, 1992.

20. Jean Sgard, « Note sur les archives "Prévost" », *RHLF*, avril 2011, 111^e année, n° 2, p. 449-453.

21. Gilles Girard, « Inventaire des manuscrits de Louis-Sébastien Mercier », *Dix-Huitième Siècle*, n° 5, 1973, p. 311-334. Cet article ne livre qu'un extrait de l'inventaire.

22. Voir Louis-Sébastien Mercier, *Néologie* (1801), édition de Jean-Claude Bonnet, Paris, Belin, 2009, « La *Néologie* ou le dernier combat de L. S. Mercier », p. XII-XVIII.

23. Pierre Flourens, *Des manuscrits de Buffon*, Paris, Garnier frères, 1860. Au Muséum d'histoire naturelle sont conservés plusieurs manuscrits de Buffon, comme celui des *Époques de la Nature*, dont Jacques Roger a établi l'édition critique en 1962 en même temps que l'édition du manuscrit. S'il ne s'agit pas d'un manuscrit autographe – il est de la main de Trécourt, le secrétaire de Buffon –, il comporte d'abondantes corrections autographes. Voir les remarques de Stéphane Schmitt, Buffon, *Œuvres*, Introduction, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. LII-LIV.

24. Voir par exemple Alberto Postigliola (dir.), *Éditer Montesquieu – Pubblicare Montesquieu*, Napoli, Liguori Editore, 1998 ; Georges Benrekassa, « La fabrique de la pensée : l'étude, la connaissance et l'usage du manuscrit dans *L'Esprit des lois* de Montesquieu », dans *Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles*, op. cit., p. 105-135 ; Catherine Volpilhac-Augier avec la collaboration de Claire Bustarret, *L'Atelier de Montesquieu. Manuscrits inédits de La Brède*, Napoli, Liguori Editore/Oxford, Voltaire Foundation, 2001.

révéler la longue gestation, depuis les premiers essais de 1772 jusqu'aux dernières lignes écrites en 1794²⁵. Les scientifiques du siècle des Lumières offrent eux aussi de beaux corpus de manuscrits de travail : Lamarck²⁶, Lavoisier²⁷. Et combien de fascinants cas de figure se présentent chez les auteurs européens et sont susceptibles d'offrir une vision large, voire comparative, des pratiques d'écriture littéraires et philosophiques du XVIII^e siècle : Vico, quand il reprend, à coup de notes et de corrections marginales ajoutées dans les éditions successivement imprimées, son opus magnum, la *Scienza nuova*, pendant une vingtaine d'années²⁸ ; Beccaria, quand il écrit, dans une relation fort complexe à Pietro Verri, *Dei delitti e delle pene*²⁹, laissant derrière lui plusieurs manuscrits qui documentent la délicate rédaction à quatre mains d'un des textes les plus influents du XVIII^e concernant les principes et les lois du droit pénal³⁰. L'espace germanique est non seulement riche en manuscrits d'auteurs – ceux de Klopstock retravaillant inlassablement son *Messias*³¹, de Wieland, de Lessing³², de Herder... – mais certaines voix s'y sont aussi très tôt exprimées au sujet de l'intérêt que représentait l'étude des manuscrits... pour les écrivains eux-mêmes. Lessing écrit en 1759 : « Les changements et corrections qu'un poète comme Klopstock apporte à son

25. Condorcet, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1794)*, publié sous la direction de Jean-Pierre Schandeler et Pierre Crépel par le groupe Condorcet (Éric Brian, Annie Chassagne, Anne-Marie Chouillet, Pierre Crépel, Charles Coutel, Michèle Crampe-Casnabet, Yvon Garlan, Christian Gilain, Nicolas Rieucan, Jean-Pierre Schandeler), Paris, INED, 2004. Signalons l'article de Nicolas Rieucan, « La neige avait-elle recouvert le volcan ? L'écriture par Condorcet du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* », *Genesis*, n° 22, « Philosophie », 2003, p. 12-35.

26. Voir <www.lamarck.cnrs.fr/>, dir. Pietro Corsi.

27. Certains manuscrits de Lavoisier se trouvent à l'Académie des sciences. Le projet *Panopticon Lavoisier* vise à rassembler sous forme numérique tous ses manuscrits. Cinq mille pages de manuscrits ont déjà été numérisées dans le cadre de ce projet.

28. Paolo Cristofolini, « Ecdotica di edizioni mancate. Il caso della *Scienza nuova* », dans *Genesi, critica, edizione*, a cura di Paolo D'Iorio e Nathalie Ferrand, Pisa, Annali della Classe di Lettere e Filosofia, Quaderni, 1999, p. 181-188.

29. Voir les travaux de Gianni Francioni et notamment son édition de *Dei delitti e delle pene*, Milan, Mediolanica, 1984, ainsi que les analyses de Philippe Audegean : Cesare Beccaria, *Des délits et des peines. Dei delitti e delle pene*, Introduction, traduction et notes de Philippe Audegean, texte italien établi par Gianni Francioni, ENS éditions, 2009.

30. On signalera encore l'existence de manuscrits de Goldoni, Alfieri, Parini. Pour ce dernier, voir notamment l'édition de *Il Giorno*, Milano, Napoli, Ricciardi, 1969, dont la préface a été réimprimée dans Dante Isella, *Le Carte mescolate. Esperienze di filologia d'autore*, Padova, Liviana, 1987.

31. Bernhard Boie, « L'écrivain et ses manuscrits », dans *Les Manuscrits des écrivains*, dir. Louis Hay, Paris, CNRS Éditions, Hachette, 1993, p. 36 et 39 ; Klaus Hurlebusch, « Rarement vit-on tant de renouveau. Klopstock et ses contemporains : tenants d'une "esthétique du génie" et précurseurs de la littérature moderne », dans *Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles*, op. cit., p. 169-189.

32. Lessing a laissé une importante archive, actuellement dispersée : voir *Gesamtverzeichnis der Lessing-Handschriften*, bearbeitet von Wolfgang Milde, unter Mitarbeit von Christine Hardenberg, Lambert Schneider, « Bibliothek der Aufklärung » Heidelberg, 1982. Son *Laocoon* est un cas passionnant pour l'approche génétique, comme l'a signalé Élisabeth Décultot : « Dès 1788, Karl Lessing, le frère de Gotthold Ephraïm, publie chez Voß à Berlin une version contenant non seulement le texte original de 1766, mais aussi une partie importante des brouillons préparatoires laissés dans les papiers personnels de l'auteur, les *Paralipomena*. Le procédé, réitéré en 1792, aboutira dans la seconde moitié du XIX^e siècle à la publication de l'édition canonique de Hugo Blümner, qui donne en plus du texte de 1766 l'intégralité des textes préparatoires à cette publication. Dans l'histoire éditoriale de la littérature allemande moderne, le *Laocoon* fait ainsi figure de pionnier : il est l'un des tout premiers écrits à avoir été soumis à un travail d'investigation génétique, qui arrime fermement le texte publié à son passé, à son élaboration antérieure, à son cheminement avant publication », dans « Le *Laocoon* de Gotthold Ephraïm Lessing. De l'imagination comme fondement d'une nouvelle méthode critique », *Les Études philosophiques*, 2003/2, n° 65, p. 197-212.

œuvre méritent non seulement d'être relevés, mais d'être étudiés avec le plus grand soin. Il faut y apprendre les règles les plus subtiles de l'art, car ce que les maîtres de l'art jugent bon d'observer doit valoir comme règle³³. » Dans *De la littérature, en 1800*, Mme de Staël ne dira pas autre chose³⁴.

Ainsi il est clair que le XVIII^e siècle eut bien plus qu'on le croit le souci de ses brouillons. Il y aurait à rapprocher cet intérêt pour le manuscrit de travail de celui que les historiens de l'art ont relevé à la même époque pour les esquisses peintes³⁵ et qui fait qu'aujourd'hui il est possible, par exemple, de suivre l'évolution d'un tableau comme *La Cruce cassée de Greuze* dans plusieurs de ses états³⁶. Il est remarquable de noter que lorsque ces esquisses étaient mises en vente, bien souvent elles étaient achetées par des artistes, soucieux de comprendre les secrets de l'art de leurs confrères. Dans le Salon de 1767, Diderot a tissé, par une anecdote drôle et obscène, un lien entre la fascination exercée par les esquisses des tableaux et les ébauches littéraires, non sans inviter à se méfier de ce qu'elles semblent annoncer sans pouvoir toujours tenir leurs promesses³⁷. Le XVIII^e siècle voit se renforcer le lien de l'auteur avec ses manuscrits d'une manière qui reste à mieux comprendre³⁸. La fin du siècle amplifie en France ce phénomène à une échelle politique quand la Nation, se constituant, absorbe le corps de papiers des écrivains dans ses dépôts littéraires³⁹.

33. Cité par Louis Hay, « L'écriture vive », dans *Les Manuscrits des écrivains*, op. cit., p. 15.

34. « On pourrait composer un traité sur le style d'après les manuscrits des grands écrivains. Chaque rature suppose une foule d'idées qui inspirent souvent l'esprit à son insu, et il serait intéressant de les indiquer toutes et de les bien analyser », Mme de Staël, *De la littérature*, [1800], Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 387.

35. Voir *L'Apothéose du geste : l'esquisse peinte au siècle de Boucher et Fragonard*, Les Musées de Strasbourg, Musée des Beaux-Arts de Tours, Paris, Hazan, 2003 et notamment l'étude de Christian Michel, « Imagination et feu, l'esquisse dans la pensée du XVIII^e siècle », p. 39-47.

36. On dispose pour ce tableau d'une esquisse conservée au Louvre et d'un dessin préparatoire à la pierre noire rehaussée de craie blanche « qui enrichit la connaissance du processus créatif de Greuze », voir la notice de Véronique Moreau (n° 80) dans *L'Apothéose du geste*, op. cit., p. 214.

37. « Pourquoi un jeune élève, incapable même de faire un tableau médiocre, fait-il une esquisse merveilleuse ? C'est que l'esquisse est l'ouvrage de la chaleur et du génie ; et le tableau l'ouvrage du travail, de la patience, des longues études et d'une expérience consommée de l'art [...]. Un conte vous fera mieux comprendre ce que je pense des esquisses, qu'un long tissu de subtilités métaphysiques. [...] M. de Buffon et M. le président de Brosses ne sont plus jeunes ; mais ils l'ont été. Quand ils étaient jeunes, ils se mettaient à table de bonne heure, et ils y restaient longtemps. Ils aimaient le bon vin, et ils en buvaient beaucoup. Ils aimaient les femmes ; et quand ils étaient ivres, ils allaient voir les filles. Un soir donc quand ils étaient chez les filles, et dans le déshabillé d'un lieu de plaisir, le petit président, qui n'était guère plus grand qu'un Lilliputien, dévoila à leurs yeux un mérite si étonnant, si prodigieux, si inattendu, que toutes jetèrent un cri d'admiration. Mais quand on a beaucoup admiré, on réfléchit. Une d'entre elles, après avoir fait en silence plusieurs fois le tour du merveilleux petit président, lui dit : "Monsieur, voilà qui est beau, il faut en convenir ; mais où est le cul qui poussera cela ?" Mon ami, si l'on vous présente un canevas de comédie ou de tragédie, faites quelques tours auprès de l'homme ; et dites-lui, comme la fille de joie au président de Brosses : cela est beau, sans contredit ; mais où est le cul ? Si c'est un projet de finance, demandez toujours où est le cul ? À une ébauche de roman, de harangue, où est le cul ? À une esquisse de tableau, où est le cul ? L'esquisse ne nous attache si fort que parce qu'étant indéterminée, elle laisse plus de liberté à notre imagination, qui y voit tout ce qu'il lui plaît », Diderot, *Salon de 1767*, Paris, Hermann, 1995, p. 358-359.

38. Sans inclure le siècle des Lumières dans son questionnement, le livre dirigé par Michel Contat, *L'Auteur et le manuscrit*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, apporte de très suggestives pistes de réflexion sur ce point.

39. Michèle Sacquin, « Comment le manuscrit de *La Nouvelle Héloïse* a échappé à la Bibliothèque nationale pendant la Révolution », *Revue de la Bibliothèque nationale*, été 1989, p. 7-72 ; Florence Callu, « La transmission des manuscrits », dans *Les Manuscrits des écrivains*, op. cit., p. 54-67.

Que faire de ces gisements de manuscrits ? D'abord prendre conscience de leur nature très contrastée et que, s'ils sont contemporains les uns des autres, ils sont le produit de pratiques d'écriture personnelles, parfois fortement singularisées. Les « cahiers de phrases faites » de Sade pour Les Crimes de l'amour⁴⁰ ou son rouleau pour Les 120 Journées de Sodome ne ressemblent guère à une fiche de travail néologique chez Mercier, ni même à une page retouchée des Liaisons dangereuses de Laclos. Même une note marginale de Voltaire sur ses livres ne ressemble pas, comme élément générateur d'une trace écrite et d'une pensée, à une note marginale de Rousseau⁴¹. Mais ces dissemblances – qui sont à la mesure de processus d'invention et de création individuels qui ont donné des fruits si divers – n'empêchent pas des rapprochements et des analyses génétiques comparées. Des interprétations croisées de brouillons d'écrivains du XVIII^e siècle restent à faire, comme celle, prometteuse, des manuscrits raturés d'Isabelle de Charrière conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel avec ceux de Rousseau conservés dans les mêmes archives⁴².

Faut-il publier ces dossiers de genèse plus ou moins amples et de quelle manière ? Les livrer au public grâce à des éditions en fac-similé ou plutôt présenter une reconstitution commentée du chantier génétique, ainsi que Lucia Omacini l'a fait pour l'édition de Delphine de Mme de Staël⁴³ ? « En fait, le problème se pose en termes de lisibilité. Faut-il donner à lire du non-texte, c'est-à-dire du matériel surchargé, disposé en formation sérielle, prétendument exhaustif, ou bien proposer la lecture d'un faux texte dans lequel l'éditeur aurait opéré des coupes⁴⁴ », écrit L. Omacini qui choisit de rendre lisible le dossier de Delphine par une description extrêmement soignée (Inventaire matériel, Inventaire des contenus, Tableau général des pratiques génétiques), qui propose une « herméneutique des transformations affectant les différentes étapes de l'écriture : suppressions, rajouts et remaniements⁴⁵ », puis en donnant l'avant-texte intégralement transcrit. Mais dans bien des cas, il semble difficile de se passer de l'image en fac-similé des manuscrits de travail, ainsi que l'affirme Michel Delon dans Sade au travail : « Seul le fac-similé des manuscrits peut rendre compte concrètement des conditions de travail » de l'écrivain⁴⁶. De ce point de vue, les éditions numériques en préparation de Montesquieu⁴⁷

40. Michel Delon, *Sade au travail*, Paris, Textuel, 2007. Cet ouvrage présente sous forme de fac-similés avec transcriptions en vis-à-vis des « cahiers de phrases faites », recueil d'ébauches littéraires dont certaines vont servir aux *Crimes de l'amour* (1800).

41. Jean Starobinski, « Rousseau : notes en marge de Montaigne », *Annales Jean-Jacques Rousseau*, n° 41, 1997, p. 11-56 ; Christiane Mervaud, « Du bon usage des marginalia », dans *Revue Voltaire*, n° 3, 2003, p. 101-127.

42. Piste de recherche proposée par les organisateurs du colloque international « Jean-Jacques Rousseau/Isabelle de Charrière. Regards croisés », Neuchâtel, 20-22 août 2012.

43. Mme de Staël, *Delphine*, t. II, *L'Avant-texte. Contribution à une étude de critique génétique*, textes établis et présentés par Lucia Omacini, Genève, Droz, 1990.

44. Lucia Omacini, « Établissement du texte : présentation matérielle », dans *Delphine*, t. II, *op. cit.*, p. 11.

45. *Ibid.*, p. 12.

46. Michel Delon, *Sade au travail*, *op. cit.*, p. 7. M. Delon avait déjà publié, avec Jean-Christophe Abramovici, une édition en fac-similé d'un manuscrit de travail de Sade, *Les Infortunes de la vertu*, préface de Michel Delon, présentation, transcription et notes par Jean-Christophe Abramovici, Paris, Zulma, 1995, publié avec la coopération scientifique de l'ITEM-CNRS.

47. Pierre-Yves Buard, Carole Dornier, « Éditer un cahier de travail de Montesquieu : les apports du numérique et de la TEI », *Recherches & Travaux*, n° 72, 2008, p. 139-156.

*ou des manuscrits de La Nouvelle Héloïse*⁴⁸, rassemblant de manière scientifique des dossiers génétiques parfois dispersés, devraient ouvrir des perspectives nouvelles. Ainsi la distinction entre un Ancien et un Nouveau Régime des manuscrits de travail tiendra moins dans une supposée différence de nature entre des manuscrits et des pratiques d'écriture avant et après une ligne invisible placée en 1789 (ou en 1800) que dans le passage méthodologique vers une nouvelle relation critique à ces manuscrits, vers des manières de les mettre en lumière et de les interroger pour l'interprétation des œuvres dans leur genèse.

Le présent numéro de *Genesis* prend donc acte d'un mouvement de fond de la recherche sur les Lumières et est l'occasion d'un dialogue approfondi entre le XVIII^e siècle et la critique génétique. Les pages qui suivent rassemblent une gamme d'écritures – philosophique, scientifique, académique, théâtrale, autobiographique, esthétique – qui donnent un aperçu de la richesse de cette période sans épuiser un champ si vaste. Par le choix des écrivains, savants ou philosophes dont il est question, il contribue d'une part à élargir le corpus des auteurs pour lesquels des dossiers préparatoires ont été conservés sans avoir été jusqu'à maintenant l'objet d'études approfondies, tels que l'encyclopédiste D'Alembert, l'épistolière, romancière et dramaturge Mme de Graffigny ou au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, le mathématicien Laplace. Il interroge le statut et les usages si variés du manuscrit chez des auteurs qui, dès qu'ils sont envisagés depuis la perspective de leurs papiers, changent de visage. La plongée dans les quelque dix mille folios manuscrits laissés par D'Alembert proposée par Olivier Ferret, Alexandre Guilbaud et Irène Passeron nous met en présence d'un corpus composite : manuscrits scientifiques, manuscrits pour l'Encyclopédie, manuscrits d'éloges littéraires, ce qui engage une palette large de problématiques regardant ses pratiques intellectuelles et révèle les stratégies d'écriture mises en œuvre par D'Alembert dans les différentes facettes de son activité. Auteur aujourd'hui mal connue du grand public, mais considérée comme la Mme de Sévigné du XVIII^e siècle et figure féminine majeure de l'époque, Mme de Graffigny, étudiée par Christina Ionescu, livre des matériaux d'une richesse exceptionnelle, conservés en grande partie à la Beinecke Rare Book and Manuscript Library de Yale, pour suivre les méandres de la création littéraire dans la première moitié du XVIII^e siècle. Parmi d'autres exemples, l'étude se concentre sur un cas de genèse théâtrale. De l'autre côté de la Révolution, les remaniements de l'Exposition du système du monde (1796) du mathématicien Pierre-Simon Laplace, éclairés par Marco Segala à travers manuscrits et éditions successives, illustrent les exigences d'actualisation des connaissances et de mise à disposition du progrès et de la culture scientifique dans un esprit qui réalise, au seuil du XIX^e siècle, les aspirations des Lumières.

Même un auteur aussi monumental et canonique que Voltaire sort renouvelé de l'étude de ses pratiques manuscrites. On le découvre, grâce à Nicholas Cronk, rédigeant *Candide* comme un roman-feuilleton jaillissant de sa « tête de feu », ou récrivant sa tragédie *Mahomet* dans les marges d'une édition imprimée à coup d'annotations, de collages et par l'ajout d'un sous-titre provocateur, « ou le fanatisme », qui vise en réalité

48. N. Ferrand, « Dans l'atelier de *La Nouvelle Héloïse*. Rassembler, transcrire, interpréter les manuscrits de J.-J. Rousseau », dans *Le Modèle de Julie. Sources et postérités de « La Nouvelle Héloïse »*, dir. Geneviève Goubier et Stéphane Lojkin, Paris, Desjonquères, à paraître en 2012.

l'intolérance catholique. Offrant des manuscrits de ses œuvres sous la forme de dons plus ou moins improvisés, il se révèle être un homme du manuscrit autant qu'un homme du livre. Avec Casanova, c'est le mythe même du manuscrit littéraire qui s'incarne dans les pages raturées de l'Histoire de ma vie, comme le montre Gérard Lahouati. Qu'un autographe aussi intensément désiré par des générations de casanovistes ait pu rejoindre en 2010, grâce à la générosité d'un mécène, les fonds d'une collection publique comme la Bibliothèque nationale de France, constitue, par sa force symbolique, un événement qui marque une date dans l'étude des manuscrits littéraires du XVIII^e siècle. Quand le chercheur est mis en présence de tels papiers, il a affaire à la vitalité d'une écriture, mais aussi à une matérialité qui la porte, à laquelle elle se confronte et qui la conditionne de bien des manières. La codicologie des textes du XVIII^e siècle, dont Claire Bustarret livre une magistrale synthèse, joue désormais un rôle éprouvé et déterminant pour éclairer l'atelier des écrivains, pour remettre de l'ordre dans les papiers à l'aide des filigranes, livrer des indices afin de suivre le rythme de la plume ou de la mine de plomb, aider au déchiffrement des manuscrits.

Si certaines de ces liasses se cachent parfois dans des lieux improbables, donnant à leur quête une curieuse ressemblance avec cette fable du manuscrit trouvé qui inaugure bien des romans d'Ancien Régime, même les archives des grandes bibliothèques réservent des surprises. Tous leurs fonds manuscrits sont loin d'avoir attiré l'attention des chercheurs et d'être parfaitement cartographiés, comme le montre ici même Michèle Sacquin au sujet de la Bibliothèque nationale de France : on rêve de disposer un jour par exemple d'un « Répertoire des manuscrits littéraires français du XVIII^e siècle conservés dans les collections de la BnF », et, pourquoi pas, dans les autres archives, en France et à l'étranger. Dans ces lieux de conservation qu'on croit à tort si bien connus, on découvre de temps à autre un manuscrit dormant qu'il faut éveiller avec tous les égards : par exemple le dernier état de la Lettre à D'Alembert retouchée par Rousseau, qui sommeillait en Angleterre, dans les fonds de la Bodleian Library d'Oxford où l'a retrouvé Nathalie Ferrand. On y voit Rousseau se prendre lui-même au mot et mettre en œuvre dans sa révision son célèbre « Vitam impendere vero ». Le tricentenaire de la naissance de son auteur est une bonne occasion de le tirer de sa léthargie.

Ce tableau est pour l'heure incomplet, un inventaire des manuscrits disponibles, en France et à l'étranger, étant encore loin devant nous. Mais cette matière vivante, encore à explorer et à interpréter, promet de passionnantes investigations aux chercheurs pour nous apprendre en somme ce que, sous toutes ses formes, « écrire au XVIII^e siècle » veut dire.

NATHALIE FERRAND est chercheuse à l'ITEM (CNRS-ENS) et est membre du Besterman Centre for the Enlightenment-Voltaire Foundation de l'université d'Oxford. Spécialiste de la littérature française des Lumières, elle a publié plusieurs ouvrages et de nombreux articles sur la poétique et la réception du roman au XVIII^e siècle. Actuellement elle prépare l'édition des marginalia de Voltaire aux œuvres de J.-J. Rousseau, pour les *Œuvres complètes de Voltaire* (Oxford), ainsi que l'édition génétique des manuscrits de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Elle dirige la nouvelle équipe de l'ITEM consacrée aux manuscrits du XVIII^e siècle.

nathalie.ferrand@ens.fr